

## La recherche comme dialogue

par Philippe St-Germain, collègue Ahuntsic

Dans le premier livre de sa *Métaphysique*, Aristote dit que le commencement de toutes les sciences est « l'étonnement de ce que les choses sont ce qu'elles sont ». Parlant des premiers philosophes, il dit aussi que, s'ils se sont avancés sur le chemin de la philosophie, c'est « en vue de connaître et non pour une fin utilitaire ». La véritable science, soutient Aristote, n'est donc pas celle que l'on pratique pour atteindre un but ou réaliser un objectif. Elle doit être désintéressée — autrement dit, n'avoir d'autre fin qu'elle-même.

Ces réflexions offrent bien sûr une introduction stimulante à la philosophie en général et à la science des premiers principes en particulier, pour reprendre les termes de l'enquête d'Aristote dans la *Métaphysique*. Mais elles introduisent également, par ricochet et grâce à un prodigieux saut dans le temps, à la problématique de la recherche au niveau collégial. Dans un riche ouvrage fondé sur des entretiens avec de nombreux acteurs importants, Sébastien Piché a fait l'histoire de cette recherche, de sa préhistoire (par le truchement des collèges classiques) à sa véritable émergence, en 1967, puis à ses perspectives d'avenir<sup>1</sup>. Les six chapitres du livre retracent une aventure aux multiples rebondissements et sont appuyés par des statistiques et des diagrammes illustrant, entre autres, la nature des publications et le financement de la recherche. Piché fait correspondre l'âge d'or de la recherche collégiale à la période 1988-1995; la fin des années quatre-vingt-dix, en revanche, marque un recul considérable (à cause, notamment, d'un financement moins important). On assiste toutefois depuis le début des années 2000 à un nouveau départ qui, s'il ne renoue pas entièrement avec les meilleurs jours de la recherche, autorise néanmoins un certain optimisme.

---

<sup>1</sup> S. Piché (avec la collaboration de L. Lapostolle et M. Lasnier), *La recherche collégiale : 40 ans de passion scientifique*, Québec, PUL, 2011.

Il serait simpliste d'opposer la recherche collégiale et la recherche universitaire comme s'il s'agissait de deux adversaires — le pur et l'impur! — engagés dans un combat à finir. Les deux types de recherche ne diffèrent pas sur tous les points. Leur méthodologie et leurs thèmes se rapprochent souvent, et la recherche collégiale emprunte parfois les mêmes labyrinthes subventionnaires (le livre de Piché comporte des informations éclairantes à cet égard). Or, on ne peut nier que la recherche collégiale jouit d'un statut singulier. Robert Poulin le rappelle succinctement dans sa préface : « les chercheuses et chercheurs qui la pratiquent le font volontairement, sans obligation professionnelle de quelque sorte ». On qualifie souvent la recherche collégiale de « recherche personnelle », dans la mesure où le chercheur l'entreprend, le plus souvent, d'une manière spontanée. Au sens strict, en effet, la recherche ne fait pas partie du carnet de tâches des professeurs de cégep. Bien des enseignants se concentrent d'ailleurs sur leurs cours.

À première vue, la recherche collégiale paraît se rapprocher davantage des réflexions d'Aristote qui ouvrent ce billet. Cette recherche n'est pas commandée, et sa publication n'est pas la réalisation d'un « contrat » plus ou moins explicite. Il faut cependant apporter quelques bémols à propos du désintéressement de la recherche collégiale. Ce caractère désintéressé — devant être entendu ici comme le rejet de l'utilitarisme académique, et non comme un manque d'enthousiasme! — ne peut être absolu. En vertu de rapports complexes avec l'économie du savoir, tout d'abord. Mais il y a, aussi et surtout, le *lieu* dans lequel s'insère cette recherche. Certes, l'image du chercheur dans sa tour d'ivoire est tenace. Elle est suffisamment forte, en tout cas, pour expliquer le fait que la recherche n'a pas toujours le beau rôle, dans l'espace public. Mais contrairement à ce que sous-entend un tel cynisme, la recherche (aussi théorique puisse-t-elle paraître) ne se niche pas dans une contrée abstraite et mystérieuse, séparée du réel. Aucun théoricien ne pense dans une sorte de vide et toute théorie est nécessairement alimentée par un climat culturel, des débats, des tensions. Même le théoricien qui prétend s'éloigner du quotidien renoue avec lui, ne fut-ce que par voie détournée : en choisissant d'aborder son objet d'étude avec une approche donnée plutôt qu'une autre, par exemple, il s'insère forcément dans un dialogue avec ses pairs.

La présence de dossiers thématiques dans la plupart des revues et magazines en sciences humaines et sociales (*Philo & Cie* ne fait pas exception) nous rappelle que la recherche instaure un échange. Aristote fournit justement l'un des meilleurs exemples de ce dialogue qui,

paradoxalement, réunit les chercheurs même lorsqu'il les confronte : rarement aborde-t-il un thème important sans revenir, auparavant, sur ce que ses prédécesseurs ont affirmé. Ce dialogue est souvent posé comme tel dans la recherche elle-même (comme chez Aristote), mais on pourrait soutenir qu'il n'a pas à être formulé en toutes lettres. Il est ultimement celui que tout lecteur entretient avec une publication, pour autant qu'il aspire à davantage qu'un dialogue de sourds.